

Rob Schultheis

L'OR DES FOUS

Vies, amours et mésaventures
au pays des Four Corners

Traduit de l'américain
par Marc Amfreville

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Introduction
de Jean-Sébastien Stehli



Gallmeister

La cabane des Goldsworthy

MA PREMIÈRE VRAIE MAISON dans les San Juan était une cabane de berger recouverte de papier goudronné, près d'un petit lac de forme oblongue, au bord de la route qui part de Telluride vers le sud en direction du Nouveau-Mexique. 9 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, perchée entre les deux sources de la San Miguel sur la mesa de Turkey Creek, dans un bosquet de trembles.

Un chemin de terre y conduisait, mais en hiver, l'accès était bloqué par la neige, et il fallait utiliser des skis ou des raquettes. Elle était minuscule, une pièce unique avec une échelle pour grimper à l'étage. C'est à peine si on arrivait à tenir debout au centre du grenier dont le toit en pente avait la forme d'un A.

La cabane appartenait à Cecil Goldsworthy et à sa famille, Gallois et mineurs depuis toujours, installés dans la région de Telluride depuis le XIX^e siècle. Ils l'avaient peu à peu laissée à l'abandon et se sont déclarés ravis quand je leur en ai proposé 75 \$ par mois de loyer.

Je m'y suis installé avec mon amie Holly juste avant la première chute de neige en 1973, après une série de réparations frénétiques : reclouer le toit métallique qui se soulevait, insérer des panneaux de laine de verre dans les cloisons creuses, installer une chaudière à bois et un réservoir de propane pour le vieux poêle tout cabossé. Je venais de découper quatre cordes de bois de tremble que j'avais déposées près de la porte, de creuser une fosse septique derrière les arbres et de poser dessus un siège WC quand la première chute de neige importante s'est abattue. Je n'ai jamais eu le temps de monter des cloisons autour ni un toit

LA CABANE DES GOLDSWORTHY

par-dessus : ces lieux d'aisance ont continué à ressembler à une version défécatoire de la célèbre "maison" zen des Poèmes de la Maison froide de Han Shan :

*La Montagne froide est une maison...
Le mur est se cogne contre le mur ouest,
Au centre, il n'y a rien.*

Sauf que dans ce cas, "Au centre, il y a un pauvre diable avec le cul tout bleu qui reste assis là complètement gelé".

Et tandis que cette première nuit, la neige continuait à tomber en flocons de la taille de timbres-poste, nous avons allumé les trois lampes à pétrole, qui ont illuminé notre cabane, et nous avons bourré le poêle de rondins de tremble. La chaudière à bois grondait comme un dragon, consommant une pleine ventrée de bûches en moins d'une heure. Bientôt, il faisait si chaud que nous avons dû ouvrir la porte pour éviter de bouillir sur place.

Une chouette a ululé sur les pentes boisées qui surplombaient la cabane et le lac : l'heure de la chasse. Elles ululaient sans cesse jusqu'à ce qu'un petit rongeur, caché sous terre ou sous la neige, le poil hérissé et tout tremblant de terreur, tente une sortie. Alors elles s'élançaient depuis leur perchoir sans un bruit (leurs ailes ont été particulièrement conçues à cet effet) et KWATSU un instant zen plus tard, vous n'étiez plus qu'un ex-rongeur sur le point d'être métamorphosé en Rapacité.

Cela semblait parfait, évidemment, à ce moment-là de vivre au cœur des montagnes, dans le sanctuaire étincelant de la Nature... à découper du bois, à faire fondre la neige pour obtenir de l'eau, à skier jusqu'au vieux minibus Volkswagen pour descendre en ville, à lire à la lumière dorée des lampes à pétrole. Mais laissez-moi vous dire que les scènes tirées de *Sur la piste du loup*, où le biologiste assiégé par la neige gèle à force que des gouttes d'eau lui tombent sur le crâne, harcelé par les souris et les rats, rendu cinglé par les hurlements du vent et l'impossibilité de voir quoi que ce soit par la fenêtre, ces scènes sont beaucoup plus

L'OR DES FOUS

proches de la vérité que tout ce que Rousseau ou Ernest "Ecotopia" Callenbach ont jamais rêvé, et je veux vraiment dire, rêvé et même inventé.

Sans même parler de Charlie Chaplin bloqué par les neiges dans *La Ruée vers l'or*. Le partenaire de Charlot, un monstre barbu, prend le héros pour un poulet rôti et le poursuit tout autour de la cabane. Hilarant, sauf s'il vous est vraiment arrivé de passer un hiver en montagne. Et n'oubliez pas Alfred Packer, le Cannibale du Colorado, de l'expédition Donner dans la Sierra Nevada. Pas étonnant que les Indiens Utes, à qui appartenaient ces montagnes, évitaient soigneusement d'y passer l'hiver et migraient vers les vallées et les plateaux situés plus bas durant les mois de neige. Pas fous, les Utes.

Bien sûr, nous n'étions qu'à quelques minutes de la route et peut-être à sept miles de la ville. Mais toute distance est relative et plus on monte, plus c'est vrai. La mesa de Turkey Creek où se trouvait la cabane des Goldsworthy n'avait virtuellement aucun habitant à cette époque. Quand les routes étaient gelées et qu'il fallait commencer toute expédition vers le monde extérieur par un trajet à skis vers une vieille guimbarde récalcitrante ; et quand on rentrait chez soi pour trouver sa maison transformée en chambre froide... eh bien, on avait vraiment l'impression de vivre sur la face cachée de la lune.

"Redevenir sauvage", ils appellent ça, en Alaska. Le prix à payer pour avoir vécu seul trop longtemps, trop loin des franges de l'humanité. Une descente marquée par un lent et majestueux défilé de décisions asociales. Comme : pourquoi se raser ? Pourquoi ne pas garder le même col roulé pendant toute une semaine ? Hum hum, réchauffons un peu ce hachis, il n'a jamais que cinq jours ! Une fuite dans le toit. Plaçons un seau en dessous. Encore quelques fuites ? Ajoutons quelques seaux.

Le printemps venu, ma vie s'était transformée en un vrai désastre. Ma compagne était partie, le vieux minibus était sur le point de couler une bielle. Des rats des champs assiégeaient la cabane : toutes les nuits, j'étais réveillé par le claquement d'un

LA CABANE DES GOLDSWORTHY

piège qui se refermait, un dernier grattement de pattes et un petit cri perçant au moment où une mâchoire minuscule mordait l'acier. Pas de quoi provoquer de beaux rêves. Réveils brutaux, cauchemars violents. Trop de neige pour marcher et pas assez pour skier. POUAH ! Cette année-là, au mois de mars, un blizzard a duré neuf jours sans que jamais on aperçoive le moindre rayon de soleil. Et donc je me suis enfui vers les plages du Mexique et à mon retour, j'ai élu domicile dans le débarras de mon avocat.